

11 03 11

I.

Matsudaira Okochi Kato Tsugaru Ando Itayagi Uesugi Date Satake Mogami Katakura
Ikarizakura Omura Matsushita Katakura Nami Satake...

Qu'est-ce que cela signifie ? Une litanie de bonzes ? Dix-sept stations dans l'estampe de l'Oshū Kaidō ? Une réplique de scène du théâtre populaire kabuki ? Ou encore une échelle musicale de gongs métalliques ?

Rien de tout cela. On est bien au Japon dans un autre monde. Le Japon conserve ses secrets. Inaccessible le Japon ?

Pas pour Antoine Desjardins. Le *tsunami* du 3 mars 2011, qui a touché les côtes des départements du Fukushima et du Miyagi*, a marqué durablement les esprits, bien au-delà du Japon.

C'est à Jingdezhen, petite ville chinoise industrielle, capitale de la porcelaine, que je rencontrais Antoine Desjardins. Une rencontre instructive et constructive.

Quasiment quatre mois après la catastrophe, *tsunami* compliqué d'une explosion nucléaire à Fukushima, c'est dans la moiteur de juin, et par nos nombreux échanges, que le projet d'Antoine Desjardins, pris une tournure véritablement japonaise.

II.

En adéquation parfaite avec les lieux, c'est-à-dire la région septentrionale de l'île principale Honshū, Antoine Desjardins a associé aux tragiques conséquences du *tsunami* sur les côtes nippones, figurées par des photographies de presse de bateaux entraînés loin dans les terres, les *mon* ou *kamon* de l'héraldique japonaise, soit huit cents ans d'histoire, de l'ère Kamakura à celle d'Edo*.

Associations ou plutôt glissements d'un langage d'image sur un autre, ce qu'on voyait net devient flou.

Cette indicible émotion, comment l'introduire, la traduire ?

III.

Antoine Desjardins nous explique sa démarche : « *Les images de presse sont reconstruites à partir de trames constituées de mon. Il en résulte un effet optique ou la lecture des mon rend impossible la perception globale de l'image photographique et vice-versa, créant ainsi une approche dynamique de l'image* ».

Ig

On se doute que Français et Japonais n'ont pas la même vision émotionnelle de la simultanéité. Ce qui fait effet d'optique pour l'œil occidental, fait surimpression, superposition, décalage et même volumétrie pour l'œil japonais.

Au Japon tout comme en Chine, on ne regarde pas une œuvre avec distanciation ou avec force de commentaires, au contraire, on la vit totalement, on la fait vivre pleinement image par image et, au besoin dans le silence, on la caresse, on la touche.

Tout l'intérêt de la recherche conduite par Antoine Desjardins, joue, à la fois, sur une perception géographique et historique en strates et sur une culture double, événementielle et symbolique.

Il réussit, même, par l'enchevêtrement des formes et des couleurs sous-jacentes, fixées par des rubans de *mon* à la queue-leu-leu et sans fin à formuler un étonnant raccourci culturel.

IV.

Un raccourci qui imbrique deux approches, deux lectures spatio-temporelles le plus souvent antinomiques, l'une linéaire, l'autre circulaire, l'une continue, l'autre discontinue. L'artiste introduit non seulement une culture double de l'événement et des signes symboliques mais aussi une double culture, pensée occidentale et philosophie bouddhiste. Tout se tient dans une expression ténue, subtile, du mouvement, de l'espace-temps et de la fluidité.

Un pari pas si fou ! Naguère, nos aïeux découvriraient avec enchantement et délice les estampes japonaises, leurs truculences, les détails de la vie quotidienne, l'architecture, les paysages. Aujourd'hui, déroulant lentement l'*e-makimono** d'Antoine Desjardins, c'est un voyage qu'on suit du doigt ou du regard, faisant halte à chaque station, offrant une obole au temple ou regardant passer les chaises à porteur et les armées d'un puissant *daimyō*, un Uesugi ou un Matsudaira, avec leurs bannières peintes d'un *mon* qui claquent au vent.

V.

Antoine Desjardins a choisi vingt-sept *mon* différents, appartenant à des grandes familles de *daimyō*, résidant, autrefois, dans le nord du Japon.

Ces *mon* rapprochent ou éloignent notre regard de l'événementiel, pour s'attacher davantage à la suspension du temps, à son oscillation et nous fait flotter comme les Japonais chaque jour au Japon dans une conceptualisation bouddhiste de l'impermanence*.

Au Japon, rien n'est défini, tout se transforme, l'espace comme le temps, tout bouge et, l'artiste a parfaitement compris, à la suite du *tsunami* et de la catastrophe nucléaire de Fukushima, la caractéristique asiatique du changement.

C'est pourquoi il a mis en relief quelques-uns des vingt-sept *mon* issus de sa pérégrination. Le *mon* qui représentait le clan, la face, la force est aussi appelé à changer, autant que la faune et la flore contaminées par l'uranium liquide enfoui dans les sols ou se mélangeant à l'océan.

Antoine Desjardins a longuement examiné sa série de *mon*, dont il a savamment extrait l'essence, recueilli la sève, s'est approché au plus près de la structure et du fonctionnement pour assimiler leur dynamique interne. La modification, non seulement de la nature, semble irréversible.

Le *mon* se transforme, il mute lui aussi, devient volume, mais un volume déformé, malade, en surpoids... Certains *mon* présentent des excroissances, des boursoufflures, des turgescences.

VI.

Faut-il abandonner le nucléaire ? Les Japonais l'ont fait pendant une année, à la suite de l'arrêt total de la centrale de Fukushima. Les Japonais sauront rebondir. Dans leur histoire politique, économique ou culturelle, ils l'ont toujours fait.

L'artiste Antoine Desjardins, lui aussi, a su rebondir face aux événements. Une simple image de désastre est un cri, le cri recouvert d'un voile emblématique est un message, l'emblème extirpé du voile, une anticipation.

Le message de l'artiste est de nous entraîner à la fois dans une esthétique dépouillée, attrayante, émotionnelle, haute en couleur de l'histoire du Japon et dans une réflexion sur la société japonaise contemporaine, ses dysfonctionnements, son devenir, ses mutations.

François R. Gonse
Lille, Septembre 2012